



**LES NOUVEAUX RAPPORTS  
ENTRE SCIENCE ET SOCIÉTÉ**



# I ntroduction par Axel KAHN

Axel KAHN, Directeur de l'Institut  
Cochin, Paris.

**M**onsieur Christian Saout, qui représentait les associations de malades, est lui-même souffrant. Le problème qu'il voulait traiter était fondamental, puisqu'il s'agit d'un bouleversement dans le champ social concernant les sciences et les techniques, correspondant à l'intervention croissante, avec des méthodes d'action diversifiées, des associations de malades, sur le plan du militantisme et du pouvoir financier. Nous serons tout de même amenés à traiter ce point.

Je voudrais débiter mon introduction par une interrogation peut-être un peu provocante, mais qui fonde réellement le problème ; elle est relative au caractère approprié du titre donné à cette journée. « A la recherche de la confiance perdue » sous-entend que la confiance que l'on avait jadis dans la science a été perdue, que cela est regrettable, et qu'il faudrait la rétablir. Or est-il légitime de parler de confiance scientifique et que signifie-t-elle ? Tout dépend de

ce qu'on entend par confiance en la recherche scientifique.

Il peut s'agir du sentiment que les moyens cognitifs, la rationalité humaine, appuyés sur tout ce qui a été accumulé par le travail acharné et le génie de nos ancêtres, nous permettra de progresser dans le champ des connaissances, et ainsi, puisque « le savoir est pouvoir » comme le disait Bacon, de se rendre « comme maître et possesseur de la nature », comme disait Descartes, c'est-à-dire d'augmenter notre pouvoir technique. Il serait sans conteste déplorable que l'on perdît la confiance en ce potentiel de la recherche scientifique.

On peut aussi entendre par confiance la notion qui était le fondement de l'idée de progrès des Lumières du 18<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire cette marche, cette « progression continue vers un terme idéal », selon l'expression de Sartre il me semble, ou selon Hugo, la « marche collective du genre humain »,

ou encore cette considération connue de Condorcet : la « marche de l'humanité d'un pas ferme et sûr sur la route de la vérité, du bonheur et de la vertu ». Il s'agit ici de la conviction selon laquelle la recherche scientifique, développant les techniques, est la garantie d'une amélioration nécessaire du bonheur humain. Un tel optimisme a-t-il jamais été légitime ? Si oui, encore faut-il être capable de préciser quels sont les mécanismes qui expliquent que l'homme, de plus en plus savant et de plus en plus puissant, soit, pour différentes raisons, amené à obligatoirement mobiliser son savoir et sa puissance au bénéfice de ses semblables.

C'est certainement cette ambiguïté qui est à l'origine de la crise actuelle de la vision des sciences. Cela s'est superbement manifesté à l'occasion de la crise des chercheurs de 2004-2005, mouvement longuement commenté. Rappelons-nous. Des mouvements s'opposaient aux plantes transgéniques, on regrettait la facilité avec laquelle les scientifiques s'étaient faits les avocats de l'amiante, le scandale du sang contaminé était encore présent à l'esprit de chacun, les conditions dans lesquelles l'évolution des techniques agricoles avait facilité la diffusion de l'épizootie d'encéphalite bovine spongiforme entraînait des mouvements d'opinion importants. Et pourtant .... Lorsque les chercheurs ont informé la société qu'ils ne pouvaient plus travailler avec les moyens qui leur étaient attribués, qu'ils étaient incapables de tenir leur rang et d'amener notre pays à tenir le sien, - certains considéreront

que c'est singulier, voire contradictoire, - 85 % des Français consultés par sondage ont déclaré que les chercheurs avaient raison. Quand on demande, toujours par sondage, à la société française, malgré les convulsions d'apparence technophobe qui la traversent, quels sont les plus beaux métiers, les plus valorisés, elle répond toujours d'abord chercheur et infirmière, ces deux professions se disputant régulièrement la première place.

Le débat est ainsi posé : les citoyens ont confiance dans le caractère indispensable des chercheurs pour faire reculer le mur de l'ignorance, accumuler nos connaissances, et permettre à notre pays de tenir son rang. Pour autant, s'il s'agit, à partir de ces connaissances et à partir de ces techniques, de garantir l'assurance d'un développement qui sera certainement propice à l'augmentation du bonheur, ils sont plus prudents : Ils disent aux scientifiques et techniciens, vous savez cela, vous le pouvez, vous voulez le mettre en œuvre, montrez-nous que cela est véritablement nécessaire.

La différence d'appréhension des perspectives du Progrès entre le tournant du 19<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle et celui du 20<sup>e</sup> au 21<sup>e</sup> siècle est grande. Si on avait demandé à 100 citoyens français, il y a un siècle, s'ils étaient optimistes et confiants dans le pouvoir de la science d'améliorer leur situation, sans doute 90 % auraient répondu positivement. A l'époque les grands progrès de la science, tels qu'on pouvait les observer, n'étaient pas l'arqubuse, à peine plus efficace que le glaive ou

le couteau, si on considère les batailles les plus meurtrières, mais c'étaient Pasteur et son temps, le pasteurisme et l'antisepsie ; les vaccinations avec les fabuleuses améliorations qui s'ensuivent sur le plan de l'hygiène et de la santé. Il s'agissait donc d'une science incontestablement bienfaitrice de l'Humanité.

A la fin du 20<sup>e</sup> siècle, les exemples de la science bienfaitrice de l'Humanité sont très nombreux, mais sont nombreux aussi ceux d'une science donnant les moyens d'une puissance attentatoire aux droits et à l'épanouissement humains. De fait, le sentiment ne peut être le même qu'il y a cent ans. Ce manque de confiance est-il véritablement regrettable, ou s'agit-il d'un niveau supérieur de lucidité ?